

Les Cahiers de médiologie 10

.....

Lux
des Lumières aux lumières



90 F
12,20 €

Gallimard - ensib



MONIQUE SICARD

Le soleil, l'ampoule, l'esprit

Depuis le 1er janvier 2000, la Tour Eiffel projette dès la tombée de la nuit, un phare neuf sur des ponts parisiens entièrement redessinés par la lumière. Chaque heure, elle scintille comme un diamant. A l'entrée du port de New York, la Liberté brandit sa torche éclairant le monde. Dans *La Fusillade du 3 mai* de Francisco Goya, le rebelle lève les bras dans un éblouissement lumineux. La lumière, celle de la raison, illumine la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Et dans le final de *La Flûte enchantée*, les jeunes garçons reprennent en cœur : « les rayons du soleil ont repoussé la nuit ».

Monique
Sicard,
*Éclipse du 11
août 1999.*
D.R.

Est éclairé ce qu'il convient d'admirer, ce qui est du côté du bien. Selon les moments de l'histoire : l'unité nationale, l'élan technologique, la liberté d'entreprendre, le dynamisme républicain, le côté du juste, l'égalité des hommes...

Soit, trois types de lumières : artificielles, naturelles, métaphoriques. Les torches, les phares et les plans lumière urbains, font concurrence à la lumière naturelle du jour. Cette lumière solaire n'a pas pour autant disparu de la gestion des activités humaines : elle sert, toujours, de métaphore à la raison.

Le texte de la Genèse affirme que Dieu, considérant que la lumière était bonne, l'a isolée des ténèbres, sans transition de demi-jour ou de pénombre. Terrible distinction qui relègue dans de fondamentales disgrâces l'ombre et le noir, les ténèbres et la nuit. Tout éclairer ! Les propos sécuritaires contemporains, leur promotion vigoureuse de l'éclairage sont légitimés par les mythes solaires qui structurent nos sociétés. Le bien est du côté du soleil ; le mal, du côté de la nuit. Rhétorique dualiste : la lumière n'est sauvegarde que si les ténèbres existent. Elle ne joue son rôle symbolique que si se réalisent des plonges au cœur de la nuit. La lumière totale (la nuit aussi belle que le jour) est une utopie, susceptible de garantir l'ordre mais dont l'improbable réalisation n'assurera pas, à coup sûr, ce dernier.

L'intrication, dans le langage courant, de l'objet « lumière » avec ses métaphores rend délicat le dialogue. Pour un architecte, la lumière naturelle est cette lumière du jour qui pénètre par la fenêtre ; pour un philosophe, elle est la raison. Pour un physicien, la lumière, de nature complexe, circule à la vitesse vertigineuse de 300 000 km/s ; pour un théologien, elle nimbe la Terre entière de sa simplicité transparente. Le vocabulaire des médias oscille entre les deux acceptions : « les autoroutes sont éclairées de lampes au sodium » mais « on fait le jour sur les prisons françaises ». Les habitants des Charentes « ont renoué avec la lumière des bougies » mais « les juges font la lumière sur les dessous d'une affaire ».

Des histoires parallèles se construisent. Scientifique, celle des débats autour de la nature de la lumière. Philosophique, celle de la lumière comme symbole et métaphore. Technique, celle de la maîtrise humaine de l'éclairage. Les deux premières, directement ou indirectement, ont le soleil pour objet. La dernière, les lumières artificielles. Il convient de nouer ces histoires en repérant les influences réciproques des lumières pour l'œil et des lumières pour l'esprit, de l'éclairage et de l'éclairement, des savoirs scientifiques et du symbolisme religieux. Beau projet en réalité que celui d'une réflexion sur l'extraordinaire destinée d'un concept qui désigne tant les dispositifs techniques que l'idée, le commutateur électrique que l'esprit.

Et si, en premier lieu, la lumière était ce qui permet aux yeux de voir ? Ce qui porte au visible le « jusque – là – laissé – dans – l'ombre », des objets, des espaces, des personnes ? Les bouleversements considérables générés par l'arrivée de l'électricité à la fin du XIXe siècle apparaîtraient alors dans une forte évidence, comme une rupture radicale. Ce que soulignent ici les historiens Alain Beltran, Patrice Carré¹, Sylvain Lefavrais². L'éclairage électrique modifie le commerce hommes – marchandises, le commerce hommes – hommes³, le partage entre public et le privé. Il invite, comme dit Marie-Rose Faure⁴, à découvrir la nuit. Certes, les villes étaient éclairées au gaz bien avant l'arrivée de l'ampoule à incandescence. Mais, comme le chaleil⁵ ou la lampe à pétrole domestique qu'évoque Chantal Waltisperger⁶, le bec de gaz, qu'il faut allumer ou éteindre, reste un objet technique à la mesure de l'homme.

Aucun discours spéculatif n'aurait imaginé l'ampoule à incandescence avant son émergence. Comment auraient-ils pu prévoir la mise à disposition instantanée du soleil, n'importe où, n'importe quand, par n'importe qui ? Les recoins obscurs disparaissent, la maison, les villes s'agrandissent. L'impact de l'image projetée de la lanterne magique ou du cinéma est décuplé. L'espace se dilate dans le tout lumineux. Il faut apprendre d'autres gestes, mesurer plus largement ses pas⁷. Rien à voir avec une vulgaire production prométhéenne : la lumière électrique ne se retourne pas contre ses producteurs. Le gaz provoque des explosions catastrophiques ; l'ampoule est vertueuse, sans danger. Gaston Bachelard⁸ remarque finement que l'on dit « ma lampe » mais que l'on ne dit pas « mon ampoule électrique ». Nul, non plus, n'oserait parler de « son » soleil. La petite ampoule se pose bien en concurrente du ciel. Soleil de nuit, elle éclaire du haut de tours immenses les toutes premières villes américaines à bénéficier de ses bienfaits.

Rapidement ses lumières fragmentées en font un outil de la concurrence, l'instrument d'un individualisme de masse. Il faut éclairer les réclames pour accroître les ventes. Ne pas laisser son échoppe dans l'ombre d'une boutique voisine. L'ampoule façonne une culture de l'attraction.

À la fin du XIXe siècle les villes connaissent un éclat sans précédent. L'électricité n'est pas seule en cause. Les performances du gaz s'accroissent brutalement par effet concurrentiel. C'est lui, le vieux gaz, autant qu'elle, qui illumine les verrières de fer du Grand Palais lors de l'Exposition universelle de 1900. Lui encore qui trame les ombres longues du cinéma de Fritz Lang. Nos cultures n'ont pas basculé brutalement du « gaz à tous les étages » au « tout électrique ». Comme elles ne virent pas sans crier gare de l'électrique

1. A. Beltran, P. Carré, « Une fin de siècle électrique ».
2. S. Lefavrais, « Magie de l'ampoule », Entretien avec Keime Robert-Houdin.
3. F.-B. Huyghe, « La fée du village global ».
4. M.-R. Faure, « Découverte de la nuit ».
5. Lampe à huile.
6. C. Waltisperger, « Avant l'ampoule ».
7. P. Jakez Hélias *Le cheval d'orgueil*.
8. C. Bachelard, *Histoire d'une chandelle*.

à l'électronique. Tributaires des accélérations de l'ancien sous l'effet du nouveau, elles tiennent plus de l'empilement technologique que d'un linéaire déterminisme.

L'opposition entre les lumières naturelles et les lumières artificielles serait plus importante encore qu'entre le jour et la nuit. Les lumières naturelles qui, dans une culture de la production, inondent les marchés et les marchandises, laissent place aux éclairages artificiels dans une culture de la distribution. Les architectures de fer et l'éclairage zénithal des passages parisiens évoqués par Walter Benjamin⁹, sont de nos jours remplacés par le néon et le béton des boîtes à chaussures opaques de nos surfaces de distribution. Comme les premiers, villes dans la ville. Elles attirent des flâneurs semblables à ces papillons de nuit qui fuient le jour mais se précipitent durant les nuits d'été sur l'ampoule halogène pour grésiller dans une sinistre odeur de barbecue. Flâner devient une valeur nouvelle, car rien n'est pire dans une culture du marketing et de la cyberdistribution que celui qui sait, précisément où il va. Les bibliothèques s'éclairent toujours, logiquement, avec la lumière naturelle mais il a fallu l'évidence du rôle de places publiques joué par les galeries commerciales pour que leurs architectes travaillent la qualité de la lumière naturelle. L'opposition est nette : d'un côté, les lumières naturelles du livre, de la production, de la transmission, du lieu de rencontre ; de l'autre, les lumières artificielles de la marchandise et de la nouveauté, de l'attraction, de la distribution.

La grande réussite de la lumière, dans nos sociétés occidentales, vient de son habileté particulière à brancher le concret et l'abstrait, à lier trois espaces. L'espace concret terrestre, ses techniques d'éclairage, ses architectures, ses gens. L'espace concret d'un monde supérieur, son soleil, ses étoiles, ses éclats, ses éclipses. L'espace abstrait, ses pensées, ses idées, son esprit.

Pour le premier, les lumières artificielles ; Pour les deux derniers, les lumières naturelles.

Prodigieuse fortune. Michel Serres¹⁰ rappelle comment, de l'ombre portée d'un piquet fiché en terre est né le théorème de Thalès rendant possible la mesure de distances aux extrémités inatteignables. Les sources matérielles, témoignages, manuscrits, bibliothèques, ont disparu. Restent les outils intellectuels de la réflexion. Nous pensons aujourd'hui avec les ombres des gnomon d'Athènes, de Thèbes ou de Sparte, avec les reflets des puits de Syène et d'Alexandrie. Cette pensée unifiée et puissante, incarnée par la course du soleil aurait été, jadis, nommée « raison ». Du latin *ratio*, dérivé de *veri*, calculer, compter. La raison rencontre aujourd'hui une acception particulière

9. W. Benjamin, *Paris, capitale du XIXe siècle*. Exposé, 1939.

10. M. Serres, *Gnomon : les débuts de la géométrie en Grèce, Eléments d'histoire des sciences*, Bordas, Paris, 1989.

dans le champ de la mathématique. Pour Descartes, elle est la lumière, dissociée de son symbolisme religieux. Son unicité, son universalité, le souvenir du « culte de la raison » établi par la Convention peuvent sembler tyranniques. Nous serions toujours victimes du blanc seing accordé par Aristote à la mère nature et ignorerions, comme le pense Daniel Bougnoux¹¹, que notre raison n'est pas une mais multiple, que nos raisons, nos jugements, s'enracinent dans une série d'appareils de dressage et de prothèses. S'il en est ainsi, la raison n'aurait plus seulement partie liée avec les lumières naturelles, mais elle pourrait bien être sous l'influence des lumières artificielles de la technique.

Le mythe solaire structure la plupart des religions. Il règle les rituels maçonniques. Être initié, c'est recevoir la lumière, être illuminé. Le choc initiatique a lieu lorsque le bandeau est ôté des yeux de l'impétrant. La lumière marque le début, la naissance, la renaissance. Pierre-Marc de Biasi¹² remarque justement que chaque jour, le soleil se « lève », en dépit de toutes les théories coperniciennes ou galiléennes. Le mythe solaire de la révolution française s'enracine, comme le montre Jean Starobinski, dans le mythe du roi soleil. Plus amplement¹³, il fonde l'image de la révolution au cours du XIXe siècle. Du soleil levant jaillit la lumière du premier matin, comme de la révolution jaillit celle d'une aube nouvelle. Le mot même de « révolution » réfère tant à la course du soleil qu'aux grandes mobilisations humaines.

Les lumières de la nature n'ont pas perdu leur éclat symbolique. Elles sont le passage presque obligé des grandes fêtes contemporaines. Soigneusement mis en lumière par les médias, les voyages des comètes, les éclipses, les pluies d'étoiles, le balayage de la Terre par le soleil lors du passage à l'an 2000, mobilisent des millions voire des dizaines ou des centaines de millions de personnes sans préjuger des origines, des confessions, des opinions. Ces événements qui semblent exister indépendamment des volontés humaines, en dehors même des sciences ou des religions, bénéficient du privilège de la prédictibilité à l'heure où l'on doute des prospectives. Le pouvoir de la raison accède au niveau de celui des Dieux. L'éclipse totale du 11 août 1999 fut un événement de grande ampleur symbolique, donnant à vivre collectivement, durant quelques minutes, l'effroi d'un monde qui serait sans soleil, sans lumière, sans chaleur et sans chant d'oiseau. La fête, comme le récent « incroyable pique-nique » le long du méridien de Paris, a des grandeurs de fête révolutionnaire où la nation se réalise dans une unité supérieure. Loisir d'un peuple libre où chacun est acteur, dirait Jean-Jacques Rousseau. Loin de l'ancre obscure du théâtre : « c'est en plein air et sous le

11. D. Bougnoux, « L'ivrogne et le réverbère ».
12. P.-M. De Biasi, « Fiat Lux ou les péripéties palin-génésiques de la lumière ».
13. *Ibidem*.
14. J.-J. Rousseau, *Lettres à d'Alembert*. Voir sur ce sujet l'article de L. Tower Sargent et R. Schaer, « Utopie et révolution », *La quête de la société idéale en Occident*, Bibliothèque nationale de France, Fayard, 2000, pp. 188-201.

ciel qu'il fait vous rassembler ! [...] que le soleil éclaire vos innocents spectacles, vous en formerez un vous-mêmes, le plus digne qu'il puisse éclairer¹⁴. »

Mais la grande force des échanges entre concret et abstrait s'accomplit dans la métaphore qui transporte les gens en transportant les mots. Pour Diderot, la lumière désigne au sens propre le soleil, le feu et les objets lumineux : « Celui qui le premier a uni lumière à esprit, a donné à la lumière un sens métaphorique et en a fait un sens nouveau pour ce nouveau sens »¹⁵. « Il résulte une double lumière pour celui à qui l'on parle, la lumière vraie et directe de l'expression et la lumière réfléchie de la métaphore »¹⁶. Que dire alors, lorsque la métaphore n'est pas banale, mais « de lumière » ? La lumière du soleil, les mots, le savoir, sont inextricablement noués. La métaphore est « énergie » ; le mot utilisé par Diderot, fait partie du vocabulaire de la physique. Cette énergie fédère. Elle est, selon Condillac, à la source du savoir et du langage¹⁷, permet de lutter contre l'affaiblissement des mots. Cette clarté ne concerne pas seulement l'argumentation, elle doit être persuasion. Pour Daniel Roche¹⁸, l'époque des Lumières serait riche d'un grand élan vers le concret dont la métaphore des « lumières », qui oppose le soleil aux ténèbres de la religion, serait l'expression.

La métaphore n'épargne pas l'électricité lorsqu'à la fin du XIXe siècle celle-ci apparaît comme un concept important mais trop abstrait. L'électricité est une fée. Sous le poids des mots, la lumière électrique abandonne son habit technique pour des voiles plus naturels. Car les fées s'incarnent dans les sources et les bois. Proches des dieux, elles reçoivent les promesses qui leur sont faites. Walter Benjamin¹⁹ raconte comment, enfant, « le vœu se formait en lui [...] avec la lampe lorsque tôt, dans la matinée d'hiver, à sept heures et demi, elle s'approchait de (son) lit et projetait au plafond l'ombre de la bonne. » Comme la lumière du jour, la lumière électrique est invisible à celui qui ne connaît pas la nuit. Appuyer sur le commutateur est devenu si banal que nous oublions la nature profondément technique du « second jour ». Difficile d'imaginer l'au-delà de l'ampoule, les centrales hydroélectriques ou thermiques, le parc de centrales nucléaires, une organisation institutionnelle ou simplement humaine. Il a fallu la grande panne de l'éclairage public lors des tempêtes du 26 et du 27 décembre 1999 pour nous projeter au cœur du XIXe siècle, dans des quartiers urbains sans lumière, des villages sans fenêtres, des ordinateurs sans textes, des télévisions sans images. S'éclairer à l'électricité, c'est être dans le jour, s'éclairer à la bougie, c'est vivre dans la nuit et le froid. Les sinistrés ont découvert un monde nouveau calé entre l'unique lampe à pétrole et le cube de glace, éblouissant, verdâtre,

15. Diderot, Article «Métaphore», *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.

16. Diderot, *Ibidem*.

17. D. Roche, *La France des Lumières*, Fayard, Paris, 1993.

18. *Ibidem*.

19. W. Benjamin, *Enfance berlinoise, Ecrits français*, Gallimard, 1991, p. 65.

du grand magasin alimenté par ses groupes électrogènes. Perdre l'électricité, c'est perdre le soleil. Rarement l'intelligence de la technique n'était apparue avec une telle intensité. Icare s'élevait au-dessus de l'enfer du labyrinthe de Cnossos, par le métissage²⁰, l'assemblage savant de différents matériaux. Les lignards, les techniciens de l'électricité des secteurs publics ou privés, ont suscité l'admiration. Par leurs savoirs – faire, leur expérience, par l'escalade les grands pylônes, ils ont brisé l'anonymat du technicien, comme Icare brisait celui de l'artisan en s'approchant du soleil.

« Le livre électronique est né ! »²¹ Le surgissement annoncé de l'e-book, avant même toute installation effective dans les circuits économiques et culturels, témoigne de l'impact symbolique de la page de lumière. Jusque-là, les lumières du livre, celles de l'esprit, étaient intimement liées aux lumières du ciel. Avec l'e-book, nous en serions, dit Emmanuel Souchier²², à la troisième époque du livre. Celle qui, succédant aux enluminures du Moyen Âge qui rayonnaient sous la flamme des bougies, puis à la page éclairée par l'ampoule électrique, offre un texte consubstantiel à la lumière. Cette troisième époque oblige à quelque considération pour la technique : le texte n'existe que si on l'allume et pour la première fois, le livre peut tomber en panne. Peu importe que l'objet soit ou non un enjeu du marché, qu'il revête en réalité des formes diverses – cédéroms, textes téléchargeables, livres sur disquettes –, ses lumières créent un espace porteur de rêves et générateur potentiel d'une nouvelle organisation. Comme tous les écrans, il attire. Mais ici, l'esprit n'est plus issu des lumières du ciel ; jamais les liens entre la technique et le jugement n'étaient apparus avec une telle évidence. Le creux d'une seule main est susceptible de contenir tous les livres du monde. La lumière offerte par la lampe de chevet facilitait l'exercice des yeux. La lumière du livre électronique est en continuité directe avec l'intelligence. Nous serions, non seulement physiquement, mais bien intellectuellement, sous l'emprise d'une autre lumière. Le sentiment d'émergence d'un monde nouveau qui accompagnait l'ouverture d'un livre et le grincement de sa reliure, est désormais sous l'emprise d'une touche. Avec un siècle de retard, le livre électronique achève ce désintéressement au soleil entrepris par l'ampoule à incandescence.

Les lumières de l'œil furent les premières affectées par l'explosion électrique. Les lumières de l'esprit ont attendu l'hypothèse du livre électronique, comme la nomme Georges Vignaux²³, pour changer radicalement de nature. Que le livre électronique ne soit pas encore aisément disponible sur le marché n'a que peu d'importance. Il apparaît comme le dernier avatar de nos ordinateurs portables, eux aussi, livres de lumière. Le grand pas qui fran-

20. F. Frontisi-Ducroux. *Dédale, mythologie de l'artisan en Grèce ancienne*, Maspero, CNRS, Paris, 1975.

21. *SVM*, Le n°1 de la presse informatique, Septembre 1999.

22. E. Souchier. *De la lettrure à l'écran. Vers une lecture sans mémoire*, inédit ;

« L'écrit d'écran, Pratiques d'écriture et informatique », *Communication et langage*, n° 107, 1996.

23. G. Vignaux, « L'Hypothèse du livre électronique ».

chit le fossé séparant la nature et l'artifice, est largement entamé.

La fusion entre les trois lumières – technique, naturelle, métaphorique – est accomplie. L'équation soleil = raison est déstabilisée.

L'individu de masse auquel avait contribué à donner naissance l'arrivée de l'électricité devient, avec le développement des écrans de lumière des réseaux numériques, ce héros de masse dont parlent Michel de Certeau et Marc Guillaume²⁴, celui qui, revendique l'anonymat tout en se disant capitaine de son propre navire. Cet anonymat revendiqué serait le moyen élégant de camoufler une perte d'identité. En revanche, il est désormais possible à l'individu de créer son propre site, de s'éclairer lui-même d'une lumière illusoire, de parler au monde entier, de diffuser à la planète ses textes, ses images, son visage.

Victor Hugo parlait de l'ombre, de ces feux qui couvent et n'attendent qu'une occasion pour inonder le genre humain de lumière. « Tel pioche avec l'idée, tel pioche avec le chiffre, tel pioche avec la colère. On s'appelle, on se répond d'une catacombe à l'autre ». Et l'*Encyclopédie* elle-même, au siècle précédent, se présentait déjà comme une mine à ciel ouvert. Au XIXe siècle, les premières ampoules à incandescence ont été mises au point dans les mines. Modernités techniques, elles éclairaient les souterrains et les plus obscurs des hommes, leur redonnant quelque fierté. Ceux qui faisaient alors émerger les bas-fonds des ténèbres, agissaient dans un élan collectif.

L'importance récente accordée au fluo, aux paillettes, au clinquant, aux maquillages lumineux, à tout ce qui brille ou scintille, dont parle Nadine Gelas²⁵, trahit l'individualisme contemporain de la mise en lumière. Chacun pioche encore, mais pour lui-même. Le dualisme lumière – ténèbres n'a pas disparu, ni la culture de la concurrence. L'autopromotion s'effectue en reléguant les marges dans l'ombre. Et puisque désormais, l'intelligence est devenue une marchandise, la concurrence capitaliste concerne directement les esprits. La surenchère conduit à des combats individuels sans fin : celui qui resterait dans l'ombre est menacé de disparition.

Que seraient devenues les paroles de Jean-Jacques Rousseau, les efforts de Diderot, ceux de Victor Hugo s'ils avaient connu l'ampoule à incandescence et l'électrification des villes ? S'ils avaient croisé l'interactivité des écrans et les facilités accrues mais illusoire de la mise en lumière individuelle ? Le mode de lecture hypertextuel n'est pas seul à structurer *L'Encyclopédie*, le désir de clarté se marque au double sens du terme : dans l'émergence lumineuse des artisans comme le rappelle Robert Dumas²⁶, dans la diffusion des savoirs et la sérénité rendue au monde. Il y faut la longue durée et la

24. M. Guillaume, Télé-spectres, *Traverses* n° 26, « Les rhétoriques de la technologie », Oct. 1982.
25. N. Gelas, « Tendance lumière ».
26. R. Dumas, « *L'Encyclopédie*, manifeste médiologique des Lumières ».

difficulté du passage de l'ombre à la lumière, la nécessité d'une action commune. Si ses savants, ses philosophes avaient vécu à l'ère du tout lumière immédiat, celle de « l'instant d'intellectuel »²⁷ sans épaisseur phénoménologique entre les deux univers de ténèbres et de lumières, ou même à l'ère des réseaux numériques, de leurs héros de masse et de l'auto-illumination, Les Lumières, vraisemblablement, n'auraient pas existé.

